

C'est à peu près à l'heure où ces dames s'en vont que les bonnes d'enfants arrivent. Elles établissent leur quartier-général sur la terrasse de droite. La bonne d'enfant est la rivale de la grisette, il existe de longue date une guerre sourde entre ces deux puissances.

La bonne d'enfant laisse ses petits maîtres sauter à la corde, se traîner sur le sable, déchirer leurs habits, se barbouiller la figure : elle se promène çà et là, admire les statues, s'arrête devant les gladiateurs et les Hercules, s'extasie devant les Vénus nues sortant de l'eau, qui, disons-le en passant, sont tellement noires, qu'on serait tenté de les prier de rentrer dans le bain qu'elles viennent de quitter pour se dégraisser un peu. Je ne sais pourquoi Charlet ou Bellangé, dans leurs caricatures, nous représentent le simple conscrit cherchant à captiver la bonne d'enfant. Je n'ai jamais vu de bonnes se compromettre avec l'uniforme bleu de roi. Elles gardent leur rang et leur sérieux vis-à-vis du militaire, et si l'enfant de Mars voulait s'émanciper avec elles, et les pousser dans leurs derniers retranchements, c'est-à-dire, jusqu'au bout du banc, leurs paroles de dédain sauraient le remettre à sa place. La bonne d'enfant raffolle de l'étudiant, ce dernier la tient peu en estime.

Aussi ne parlerai-je pas des œillades indiscretes,

et des minauderies infructueuses de la bonne d'enfant, pour vous faire lier connaissance plus vite avec le vieux garçon. Passons devant la façade du palais, donnons un coup d'œil au quinconce d'érables et au rosarium qui ont remplacé les bâtiments de communication entre le petit et le grand Luxembourg, et arrivons dans l'allée qui côtoie la rue de Vaugirard. Je pourrais ici vous faire une belle description imitée de Virgile, vous dire que cette allée est une allée Paria, que le soleil ne la visite jamais, qu'on l'évite et qu'on la fuit comme l'ancre de Pluton, qu'un silence horrible y règne, silence interrompu par les cris funèbres des oiseaux de mauvais augure : mais pour laisser tout ce fatras mythologique de côté, je vous dirai tout simplement qu'elle est consacrée à la politique.

Que ce mot ne vous fasse pas reculer comme le voyageur à la vue d'un serpent caché sous l'herbe. La politique de l'allée de Vaugirard n'a rien d'effrayant. Elle n'a ni chapeau, ni bonnet rouge, point d'habits ou de redingotes boutonnées séditieusement jusqu'au menton, point de virgule ni de mouches barbues, point de paroles âpres surtout; ma politique est sexagénaire, porte perruque, marche lentement, a la goutte, un habit marron, des souliers carrés à boucles d'argent, canne à poignée d'ivoire, culottes courtes et pas de mollets.

Tous les politiques de l'allée Vaugirard sont des transfuges du jeu de boules. Quand ils sont fatigués du *cochonnet*, ils s'acheminent par l'allée de l'Observatoire à leur salle de délibération, et là ils agitent entre eux les hautes questions d'état. La chose se passe fort bien, je vous assure. On discute le pour et le contre, on propose des lois, on lance des amendements: on demande la parole, on monte à la tribune (métaphore), on fait des discours: on s'interrompt et on finit par ne pas s'entendre.

Je me suis souvent demandé quel rôle pouvait jouer la canne en politique, et je me suis répondu qu'il était immense. Je ne sais pas comment Fox et Pitt ont négligé la canne. C'est elle qui tranche le nœud gordien; c'est elle qui renverse les villes, crée les empires, bat les armées, et sauve les peuples. Vous penseriez comme moi si vous aviez vu mon aréopage en plein vent la faire servir dans les crises les plus difficiles. A l'aide de la canne, on décrivait sur le sable la position géographique de chaque peuple européen: on faisait avancer les corps de troupes: on intervenait en Belgique, en Italie: on sauvait la Pologne: on écrasait les Russes: on se couvrait de gloire, on garantissait l'honneur national, et on *rentrait couvert de lauriers dans la capitale, aux acclamations de la population entière.*

Que de fois, pour ma part, n'ai-je pas vu dans

l'allée Vaugirard, la Russie éventrée et les Hollandais en fuite! que de manœuvres stratégiques n'ai-je pas admirées! que de magnifiques protocoles n'ai-je pas entendus! Et quelles marches forcées: que de fleuves, de montagnes, mes généraux sédentaires ne traversaient-ils pas! J'aimais surtout, dans ce conciliabule, un petit bossu fort singulier. C'était le président, le doyen d'âge. Un petit chapeau d'étoffe grise, plissé sur les bords, dominait son vénérable chef. Une redingote, qui pouvait peut-être avoir été blanche, couvrait ses membres grêles et délicats. Un gros jonc guidait ses pas fort incertains. Le petit bossu était l'âme de la société, c'était lui qui ordonnait l'attaque et qui donnait le signal du combat; lui qui arrêtait l'effusion du sang avec sa canne: comme ces rois du moyen âge qui avaient le privilège de terminer le duel en jetant dans la carrière une baguette de bois vert. Avec quelle dignité il ouvrait la séance! avec quelle clarté il dirigeait la discussion, et surtout avec quelle ponctualité il prononçait la clôture. Quand trois heures sonnaient, il fermait les débats et coupait court à toutes divagations et à tous mouvements. Le temps du dîner était venu. Aussi, aurait-on été sur le bord d'un fleuve, serait-on arrivé aux portes d'une ville, n'importe, il fallait retourner à sa poule au pot, rue Cassette ou

rue des Canettes. « Messieurs, disait le petit bossu en s'en allant, nous reprendrons demain la discussion et la route où nous les avons laissées : à une heure précise nous passerons le Rhin, ou bien encore nous entrerons dans Ancône. »

Le digne homme n'a pas reparu au jardin cet été, et je crois bien qu'il faut mettre son absence sur le compte du choléra. C'est une grande perte pour les diplomates de l'allée Vaugirard. Aussi la session de cette année a-t-elle offert peu d'intérêt : les membres n'ont pas été exacts : heureusement il n'y a pas d'insertion dans le *Moniteur*, ni de mention dans le procès-verbal. Et puis le mauvais temps qui a régné ce mois-ci a singulièrement entravé les opérations. On est resté huit jours de suite devant une bicoque, pour cause de pluie. Enfin le froid et le brouillard viennent de dissoudre la chambre, qui ne rouvrira qu'au printemps 1833.

Le Luxembourg est encore le Pæstum et le Tibur des mercières et des bonnetiers retirés. C'est plaisir de voir ces couples sexagénaires s'acheminer gravement vers l'allée de l'Observatoire. Certes, lorsque Napoléon faisait faire cette allée, il était loin de prévoir qu'elle dût servir un jour exclusivement aux promenades oisives des bonnes gens du quartier Saint-Germain. Mais le plus grand homme ne lit pas tout dans l'avenir. A

coup sûr il pensait encore moins que ce serait au milieu de cette rangée d'arbres plantés par ses ordres, que l'un de ses plus braves soldats, le maréchal Ney, marcherait à une mort sans gloire. Et qui alors l'aurait pu croire ? il y avait tant de plaines où l'on pouvait mourir glorieusement !

L'allée de l'Observatoire est, comme je le dis, le rendez-vous de la petite propriété. Sans doute on s'arrête pour donner un coup d'œil aux rosiers en fleurs, sans doute on fait halte devant le bassin pour admirer la limpidité de l'eau ; mais, ces deux stations faites, on se rend à son allée pour ne plus la quitter. C'est là qu'on rencontre ses voisins de pallier : là, qu'on parle d'affaires, qu'on se rend compte de l'emploi du temps, qu'on se demande ce qu'il faudra manger à dîner le lendemain. Puis on regarde le coucher du soleil, on prédit le beau temps ou la pluie, selon que le ciel est couvert, ou que les chats ont léché leur queue ; on appelle son chien qu'un autre vient débaucher, on crie après lui, on court à sa recherche, on l'attache, on le fait porter au mari, crainte d'une nouvelle fuite. Quelle grande ressource pour la conversation quand le télégraphe agite ses bras ! les commentaires abondent, on parle de la découverte de l'imprimerie, que l'on trouve fort belle, on dis-

serte sur la sténographie, puis sur la télégraphie. On travaille à deviner les énigmes du sphinx aérien; on passe en revue toutes les inventions brevetées ou non brevetées. — Chez qui prenez-vous votre café, madame? — Chez M^{***}, au coin de la rue des Mauvais-Garçons. — Ah! moi je prends le mien chez M^{***}, vis-à-vis le marchand de meubles. Tel est le résumé des entretiens les plus importants, entretiens qui ne finissent qu'avec le jour. Ces estimables rentiers ont tellement pris leurs habitudes au Luxembourg, qu'ils se croiraient de bonne foi expropriés si on fermait le jardin pour cause de réparation. Ils invitent leurs parents d'outre Seine à venir les voir au Luxembourg, comme on engage un ami à venir passer une huitaine de jours à la campagne que l'on possède. « Venez, leur disent-ils, nous voir à notre jardin, de midi à quatre, ou de six à huit heures; nos lilas sont passés, mais nos roses sont magnifiques; nous ferons élaguer les arbres dans deux mois. Un de nos cygnes est mort: celui que nous aimions le mieux. Mon mari emportait chaque jour dans sa poche un morceau de pain pour lui: l'épidémie régnante a tant fait de ravages! »

Au printemps, le Luxembourg n'a rien à envier aux plus belles promenades. Le soir, la ter-

rasse de droite devient une fraîche et odorante succursale des Tuileries. Les toilettes, à la vérité, ne s'y font pas remarquer comme aux Tuileries. Les habits ne sortent pas des ateliers de Staub ni de Chindé; les robes n'ont pas passé par les mains de mademoiselle Victorine: il y a moins de monde: pas d'élégants, peu d'élégantes; toujours l'abandon, le laisser aller du propriétaire. Les galeries ne sont pas aussi longues ni aussi bien fournies. Ça et là s'échelonnent sur deux rangs quelques robes blanches bien simples, quelques familles qui viennent prendre le frais et lire le journal. Au milieu nombre d'étudiants, canne de fer creux à la main, cigarette à la bouche, parlant de politique ou d'amour, racontant la chronique scandaleuse du jour, ou les succès de leurs examens, s'égayant aux dépens des passants dont ils connaissent la biographie. Car au Luxembourg tout se sait, impossible de garder l'incognito. On connaît le nom, l'adresse de toutes les personnes qui y viennent. Si par hasard on découvre quelque jeune femme inconnue, on interroge, on s'enquiert, on prend des renseignements sur la jolie intruse, et bientôt vous la connaissez comme si elle était votre parente. Ces traditions se livrent d'année en année par les étudiants qui retournent en province, aux étudiants qui arrivent à Paris.

A votre entrée au Luxembourg, on vous dénombre tous les habitués, on vous met au fait de la place. On vous apprend que cette jolie enfant de seize ans, aux yeux voilés, aux cheveux noirs descendant en bandeau sur les tempes, à la taille svelte, à la figure de Madone, est mademoiselle****, la reine du lieu, et qu'elle a plus de prétendants tacites que n'en avait jadis Pénélope; que sa voisine, dont la tête noble et sévère accuse certaine fierté aristocratique, est la fille d'un conseiller à la cour des comptes. Enfin, personne n'est à l'abri de la curiosité et de l'indiscrétion. Mais aussi la critique y est moins mordante qu'aux Tuileries.

Aux Tuileries on fait la guerre aux habits, aux gilets, aux chapeaux, aux tournures, aux figures: au Luxembourg, si vous exceptez quelque envie de rire de jeune fille, mal étouffée sous le mouchoir, quelques *aparté* bien innocents, la critique n'a pas droit de bourgeoisie. On se promène sans façon, et seulement pour se promener.

A la campagne, quand on a fini de dîner, on propose toujours un tour de jardin pour faire la digestion. Alors le grand-père prend sa canne, le père sa casquette, et les jeunes filles placent capricieusement sur leur tête le large chapeau de paille dont elles laissent flotter les rubans ternis.

Les habitants du faubourg Saint-Germain viennent faire leur digestion au Luxembourg: le grand-père prend aussi sa canne: le père met un chapeau, et les jeunes filles nouent leurs rubans: voilà toute la différence.

Si la critique est exilée du jardin, c'est dire que la coquetterie est frappée aussi d'ostracisme. Sans doute il y a des amours au Luxembourg, le soir sur la terrasse; amours bien platoniques, amours sous les tilleuls, amours qui se déclarent par un coup d'œil, un signe, une expression du visage; mais il n'y a pas de coquetterie en jeu. Une jeune fille coquette, au Luxembourg, serait la plus malheureuse des femmes. Car il règne partout un certain abandon de famille. Quand on se rencontre, on se salue avec affection, on va même jusqu'à s'embrasser. Quel crime de lèse-bon ton! S'embrasser en plein jardin: c'est à faire éclater de rire tous ces dandis en gants jaunes, au cou emprisonné dans une cravate de satin. Mais cette conservation des mœurs antiques et des bonnes mœurs a son nombre d'approbateurs. Pour ma part, je l'avoue, j'éprouve un indicible plaisir à voir les deux plus jolies jeunes filles, quand elles se rencontrent, courir l'une au-devant de l'autre, et s'embrasser avec autant de cordialité que lorsqu'enfants toutes deux elles jouaient au cerceau, ou sautaient à la corde.

La civilisation n'a pas encore pénétré, comme il paraît, tout entière au Luxembourg, et il faut espérer qu'elle n'y prendra pas pied de sitôt. Je prêterai main forte pour m'opposer à ses envahissements : elle nous a gâté tant de choses, qu'elle ferait probablement des siennes au Luxembourg.

Les Tuileries ne perdent pas tous leurs promeneurs pendant l'hiver : dans les jours secs les femmes y font acte d'apparition, cachées sous des manteaux, emmaillottées dans des douillettes, et vont exposer aux intempéries de l'air leurs visages pâles et déflorés. Il n'en est pas de même au Luxembourg : à la fin de l'automne le jardin devient désert. Déjà même les promenades sont plus rares. Les robes blanches sont abandonnées : la moire, la cachemirienne et le gros de Naples reparaissent. Les arbres perdent leurs feuilles, et les allées leurs habitués. Plus de chaises rapprochées en groupe pour la causerie du soir, plus de chapeaux sur les genoux, et de cheveux nattés abandonnés aux caresses du vent. Déjà on a fait ses déménagements sans bruit et sans embarras : on jette un coup-d'œil d'adieu à sa place favorite, à ses orangers :

Linquenda tellus.

Il faut abandonner sa villa, ses conversations

au crépuscule, son Arno immobile, ses cygnes au duvet argenté. Qu'on fasse les apprêts du départ. — Rome nous appelle : Rome, si froide, si bruyante, et si triste. — Plus d'ombrage, plus d'oiseaux au chant joyeux, plus de ciel bleu, plus de brise embaumée. O mes rosiers, ma verdure ; ô mes fraîches allées, mes belles statues, honneur du ciseau de Zeuxis et de Praxitèle, mes vases étrusques, mon vivarium ; ô mon silence sous les arbres aussi vieux que la terre qui les porte ; mes oliviers au suave parfum, mes ruisseaux au murmure dulcisonnant, mes rêveries de poésie et d'amour, mes tièdes soirées, mes bains, mon vieux Falerne dans mes celliers humides ! — A Rome. — Mes greniers plient et gémissent sous le poids de mes blés : mes moissons sont rentrées, mes vendanges sont faites : qu'on couvre mes plantes venues de l'Hespérie, car l'Aquilon et le Notus sont à craindre : qu'on prépare ma toge et mon char. Un dernier gâteau de miel en l'honneur de Pan : une dernière libation à Cérès, un dernier adieu à mon bonheur passé. — Et maintenant à Rome ; à la vie agitée, aux inquiétudes du Forum, aux jours occupés par l'ambition. Nous roulons sur la voie Appia, et nous voici dans la VILLE.

On quitte donc le jardin : on s'arrache à son banc et à ses habitudes champêtres. La jeune

filles retourne à sa toilette et à ses bals : l'étudiant à son estaminet : la grisette à son cinquième étage : la vieille fille à sa partie de loto. Et tous passent le temps, tant bien que mal, en attendant les premiers lilas. Mais le vieux garçon, maussade et morose, revient à son petit logement où il n'y a pas de Babet. Lui seul regrette vraiment sa maison de campagne. Par les belles gelées il va y donner le coup-d'œil du maître; puis, de retour au coin du feu, il médite en tisonnant le vers de Virgile :

O fortunatos nimium sua si bona norint
Agrícolas...

A. FÉLIX JONCIÈRES.



LE
MARCHAND DE CHIENS.



Vous avez lu sans doute les Mémoires de lord Byron : une des choses qui m'a étonné le plus dans ces étonnants Mémoires, c'est la facilité avec laquelle le noble lord renouvelle ses bouledogues et ses lévriers à volonté. — Envoyez-moi, dit-il, un bouledogue d'Écosse; les bouledogues de Venise n'ont pas les dents assez dures. Envoyez-moi un beau chien de Terre-Neuve pour le faire nager dans les lagunes. Il écrit, il donne des or-